

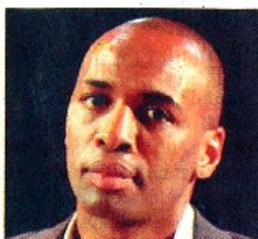
- **CLAUDE MARQUIS**

Bienvenue chez les Perses

En Iran, la révolution sportive est en marche. Cet après-midi, les deux confrontations aux Mondiaux de basket et de volley ne seront pas des parties de plaisir pour les équipes de France. Des anciens Bleus racontent les expériences vécues là-bas, parfois courtes, toujours folles et enrichissantes.

« **TU PARS EN IRAN ?** Tu es fou, tu ne pourras jamais revenir ! » De telles réflexions encourageantes, Philippe Barca-Cysique en a entendu à l'été 2011, lorsqu'il s'est engagé avec le club de Paykan, à Téhéran. Il devenait seulement le deuxième volleyeur français à évoluer dans la République islamique après David Bellebon, qui avait effectué un passage express à Ourmia, dans le nord-ouest du pays, en janvier 2007. Deux basketteurs internationaux l'avaient précédé également, le médaillé d'argent des JO de Sydney Makan Dioumassi, qui a fini sa carrière à Saba Battery Téhéran en 2007 et 2008, et **Claude Marquis**, passé en 2010-2011 au Rah Tarabari Qom.

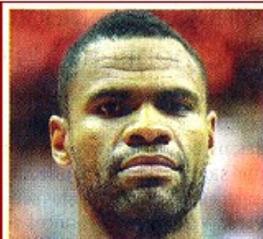
Tous sont bien rentrés depuis, après avoir fait le plein de souvenirs. « Je suis parti pour une semaine puis quelques mois et finalement j'y ai passé deux ans, confie Dioumassi, qui a remporté un Championnat national (2007-2008) et deux Coupes d'Asie. Au-delà des clichés sur les barbous et les femmes voilées, les trois hommes ont découvert un pays moderne et « des gens très accueillants, ouverts et chaleureux, souligne Claude Marquis. Dignes de basket et de volley, également. Marquis : « L'ambiance dans les salles est très chaude. Pendant la rencontre, ça crie, ils peuvent t'envoyer des choses sur le terrain et te mettre la pression. Mais dès que le match est fini, ils te font signer des autographes. » Les sportifs étrangers y sont très bien traités dans des clubs irrigués par la manne pétrolière et des groupes industriels puissants, malgré les sanctions économiques américaines. « Mon club, Paykan, était la propriété d'un constructeur automobile, relate Barca-Cysique. Notre salle d'entraînement se trouvait dans l'usine ! Les salariés passaient nous voir après le travail et les repas nous étaient livrés en barquettes, confectionnés par la cantine. »



Makan DIOUMASSI

Basket

62 sélections (1999-2003).
Saba Téhéran en 2007-2008.



Claude MARQUIS

Basket

36 sélections (2004-2008).
Qom en 2011.



Philippe BARCA-CYSIQUE

Volley

103 sélections (2001-2005).
Paykan Téhéran en 2011-2012.



Xavier KAPFER

Volley

40 sélections (2005-2009).
Ourmia en 2012.

DIOUMASSI : « LES STARS TOURNENT À 500 000 DOLLARS LA SAISON »

« Ce ne sont pas des clubs du bled, assure Marquis. C'est structuré, ils ont un général manager, un staff technique au complet, un kiné, un préparateur physique. On s'entraîne deux fois par jour, c'est très professionnel. »

Et très rémunérateur aussi. « Les joueurs iraniens sont comme les Espagnols, très casaniers, et ne s'exportent pas énormément, observe Dioumassi. Ils sont très bien payés même s'il y a moins d'argent depuis quelque temps. Les stars tournent à 500 000 dollars la saison (environ 380 000 €). » Même phénomène dans le volley, où les plus hauts salaires (150 000 à 300 000 euros annuels) sont équivalents à ceux proposés dans les plus riches clubs européens.

« La Ligue de basket reste la plus importante de la région, devant le Liban, Dubaï ou le Qatar. On trouve beaucoup de grands gabarits, comme Hamed Haddadi, le pivot de la sélection, qui fut le premier Iranien en NBA », précise Dioumassi. Marquis estime le niveau « évidemment en dessous de la Pro A. Sans doute N1 ou N2 ». En volley, Barca-Cysique évo-

que « un Championnat très relevé, dont les clubs dominent depuis des années la Ligue des champions d'Asie. Les joueurs sont très physiques avec une bonne qualité technique sur les services flottants et le contre. La saison est courte, ramassée sur six mois, mais très intense, avec des matches tous les deux ou trois jours, c'était dur physiquement et mentalement. »

Dans ce rythme trépidant, le réceptionneur, qui évolue désormais au Qatar, n'a guère eu le temps de visiter ce vaste pays, grand comme trois fois la France. « J'ai surtout vu Téhéran, une grande ville (13 millions d'habitants dans l'agglomération) avec des gens qui conduisent sur une route à trois voies comme s'il y en avait cinq... », sourit-il. Autres particularités de la vie quotidienne, les inscriptions en caractères arabes, le calendrier persan dont l'année commence fin mars et se trouve actuellement en l'an 1393, l'absence totale de l'alcool et des enseignes type McDonalds ou Starbucks.

Dioumassi, qui a apprécié « la proximité avec la France et sa culture », évoque non sans tendresse « un pays attachant aux quatre saisons, magnifique, une culture, un empire. C'est d'abord perse avant d'être musulman ».

MARQUIS : « LÀ-BAS, JE SUIS DEVENU AHMAD MARCUS »

Une opinion que ne partagera pas forcément Claude Marquis, et pour cause : à Qom, à seulement 150 kilomètres de la capitale, il a débarqué dans un autre univers, celui de l'une des trois villes saintes du chiisme, la branche de l'islam largement majoritaire en Iran. « C'était quand même un choc, avoue-t-il. Toutes les femmes sont voilées, c'est même interdit de se promener dans la rue avec une femme si on n'est pas marié. Et dans la salle, les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre. Là-bas, les gens priaient tout le temps. Moi, j'éprouvais aussi le besoin de prier aussi, et de communiquer avec les gens. J'ai pu dialoguer avec des étudiants qui suivaient des cours de français. Ils m'ont appris le persan. Mais il y avait une condition, c'était d'être musulman. Je crois en un seul dieu et comme je suis assez flexible, je me suis converti et je suis devenu Ahmad Marcus. Ça a fait un buzz incroyable, la télé iranienne est même venue me voir. »

La belle histoire s'est cependant un peu moins bien terminée pour Marquis, lassé de batailler pour se faire régler ses salaires. « Généralement, après une défaite, tu n'es

pas payé, raconte-t-il. Une fois, après huit jours à attendre avec mon coéquipier américain, Wai-tari Marsh, on a fait la grève de l'entraînement jusqu'au match suivant. À vingt minutes du coup d'envoi, on est dans la salle en civil quand un type vient nous chercher et nous amène dans une salle à part. Il relève les manches. Dans chacune, il y avait une liasse de billets, qu'il nous a filés... après le match. »

C'est également ce qui a fait craquer le volleyeur Xavier Kapfer en 2012. Le réceptionneur international, qui évolue désormais en Turquie, appréciait le niveau de jeu et l'ambiance, beaucoup moins l'absence de sa compagne et de leurs deux enfants, pas autorisés à le rejoindre car le couple n'était pas marié. Pas payé deux mois après son arrivée à Ourmia, Kapfer « a paniqué », dit l'un de ses proches, et fut le pays avant de signer au Koweït. Barca-Cysique, lui, a encaissé tous ses émoluments, et se souviendra de l'Iran comme « l'une de (ses) meilleures expériences ».

YANN HILDWEIN
(avec AR. L. et M. Ba.)